

XYZ. La revue de la nouvelle

Du fantastique et de la SF Entrevue avec Daniel Sernine

Francine Pelletier



Number 29, Spring 1992

Écrans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3709ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Pelletier, F. (1992). Du fantastique et de la SF : entrevue avec Daniel Sernine. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (29), 73–84.

DU FANTASTIQUE ET DE LA SF ENTREVUE AVEC DANIEL SERNINE

FRANCINE PELLETIER



Photo: Michel P. Gagné

Daniel Sernine est né en 1955; il a publié des récits fantastiques ou de science-fiction depuis 1975. À ce jour, une cinquantaine ont paru dans des périodiques, tant au Québec qu'à l'étranger. Sept recueils, une anthologie et le roman *Les Méandres du temps* figurent à sa bibliographie, de même que treize romans pour jeunes. L'un deux, *Le Cercle violet*, lui a valu le prix littéraire du Gouverneur général 1984.

Daniel Sernine, vous avez publié vingt-six livres, une cinquantaine de nouvelles en revues, en anthologies et en collectifs, vous avez collaboré à une pièce de théâtre, signé une centaine d'articles... Avant d'aborder ces œuvres publiées après 1975, j'aimerais connaître le début de votre trajectoire: où et quand est né ce goût pour l'écriture?

Tous les lecteurs ne deviennent pas écrivains, mais dans mon cas c'est vraiment l'amour du livre qui m'a mené à l'écriture. Qu'est-ce qui fait que la plupart des gens restent lecteurs mais que certains se sentent attirés vers l'écriture, je l'ignore. Personne ne m'y a incité ou poussé, en tout cas, ni à l'école ni dans la famille. C'est vers l'âge de douze ans que j'ai écrit pour la première fois en dehors des exigences scolaires. Il s'agissait d'une histoire de science-fiction, vaguement inspirée de la télésérie *Star Trek*! C'était pendant les vacances d'été; je n'avais pas terminé le texte.

La première fois que j'ai écrit « sérieusement », c'est-à-dire que j'ai complété et mis au propre une nouvelle, c'était à quinze ans, encore pendant les vacances d'été, enfermé dans le sous-sol.

Ces toutes premières histoires, qui n'ont peut-être jamais été publiées ni même lues, relevaient de quel genre littéraire ? Pratiquez-vous déjà le fantastique ?

C'étaient des contes fantastiques, effectivement. Et ils ont été publiés, oui, quoique probablement remaniés ou réécrits. On a pu les lire à partir de 1975 dans *Requiem*, puis en 1979 dans mes premiers recueils fantastiques.

Le magazine Requiem est devenu par la suite Solaris. À l'époque, les lieux de publication de la nouvelle littéraire étaient plus rares. Comment avez-vous découvert Requiem et comment s'est déroulé le premier contact ?

À une époque (1992) où des revues littéraires spécialisées comme *Solaris* n'obtiennent que rarement l'aumône d'un quart de colonne dans *La Presse*, je me rappelle avec un étonnement incrédule que *Requiem* (qui ne payait pas de mine à son troisième numéro, dactylographié, polycopié et illustré en noir d'une façon très amateur) avait eu droit au début de 1975 à un reportage d'un tiers de page sur six ou huit colonnes dans ladite *Presse* (sous la signature de Réginald Martel, ce me semble). Norbert Spehner s'y disait intéressé à publier des textes d'auteurs débutants, j'avais donc tenté ma chance. Pas de réponse, durant des semaines sinon des mois. Puis finalement, une gentille lettre avec des exemplaires de *Requiem* n° 5, à l'été 1975 : Spehner publiait deux de mes contes fantastiques, « La bouteille » et « Jalbert ». Les premières joies de l'édition, et en même temps les premières déconvenues : une erreur de montage avait mêlé les paragraphes de « La bouteille », ce qui lui avait valu une deuxième publication dans le numéro suivant ! C'est donc Norbert Spehner qui m'a prodigué les premiers conseils, les premières critiques et les premiers encouragements : mes huit premières nouvelles publiées l'ont été dans *Requiem*, entre 1975 et 1978. Certains de ces textes vont être réédités en 1992 par Québec / Amérique dans sa collection

« Clip », consacrée à la nouvelle et adressée aux lecteurs adolescents.

Les Contes de l'ombre et Légendes du vieux manoir, vos deux premiers recueils, qui regroupaient des nouvelles fantastiques et qui sont parus en 1979 aux éditions Sélect, présentent des intrigues sombres et violentes, tout comme votre recueil fantastique Quand vient la nuit paru au Préambule. D'où viennent ces intrigues, quelles sont vos sources d'inspiration ?

Parmi les auteurs qui m'ont inspiré à l'adolescence, il me faut citer d'abord Jean Ray, Edgar Poe, Howard Lovecraft et Claude Seignole. Puis, dans une moindre mesure, Prévost, de Maupassant, Blackwood, Hodgson, Machen, Merritt. Bref, le fantastique dans sa variété « horreur » — en plus de quelques incursions du côté du roman gothique. Le cinéma fantastique et d'horreur des années soixante-dix m'a aussi influencé, surtout celui produit aux États-Unis. Parallèlement, je me documentais sur l'occultisme, le surnaturel, la démonologie; ça a coloré mes textes jusqu'au milieu des années quatre-vingt.

Vous avez déjà dit que Les Contes de l'ombre et Légendes du vieux manoir étaient les deux parties d'un même recueil; Quand vient la nuit est venu plus tard, chez un autre éditeur. Pourtant, dans ces trois recueils, même si les textes sont différents, il existe un élément commun: « la voix de l'ombre », ce spectre qui chuchote au narrateur les histoires qui sont rapportées dans les recueils. Quelle est l'importance de cet élément dans votre imaginaire, que représente-t-il pour vous ?

On peut spéculer que cette voix était celle des écrivains dont je subissais l'influence et qu'elle me « soufflait » des histoires assez directement inspirées de mes lectures de jeunesse. Le fait que je n'aie plus recouru à cet artifice de narration après 1983 indique peut-être que je me suis éloigné de ces sources et que j'ai cherché une « voix » plus personnelle. Mettons.

D'ailleurs, dès Quand vient la nuit, on voyait davantage l'écrivain: j'avais inventé un personnage d'écrivain solitaire qui donnait des aperçus de sa propre vie — fictive et tragique — dans

des textes intercalés entre les nouvelles. Ces textes-là formaient un huitième récit dans le recueil.

Le recueil Nuits blêmes (paru chez XYZ éditeur en 1990) s'avère très différent de l'univers fantastique décrit dans vos autres œuvres: il est plus urbain, on l'a qualifié de plus « moderne ». S'agit-il d'un tournant dans l'œuvre fantastique de Sernine ou simplement d'un chemin de traverse emprunté de façon temporaire ?

C'est un tournant; le recueil contenait aussi deux nouvelles de « mainstream » et une nouvelle policière. On reconnaîtra le même virage dans un huitième recueil présentement en lecture chez un autre éditeur, *Sur la scène des siècles*. J'ai rendu tous les hommages qui étaient dus à mes « maîtres » du dix-neuvième et de la première moitié du vingtième siècle, et je suis passé à autre chose. Ça ne veut pas dire que je ne subis plus d'influences, après tout je continue à lire du fantastique: Peter Straub, Clive Barker, Gene Wolfe, Ann Rice, Thomas Ligotti, Stephen King. S'ils m'inspirent à leur tour, ça me paraît moins évident, ce sont quand même des écritures et des thématiques assez différentes les unes des autres. Je peux moins facilement faire des rapprochements entre telle de mes nouvelles et telle œuvre d'un de ces auteurs. Peut-être qu'il n'y a pas de rapprochement à faire, peut-être que leur seule contribution est d'entretenir le mouvement des petits rouages dans ma tête, lesquels génèrent ma propre mouture de fantastique.

Une de vos nouvelles qui m'avait beaucoup fascinée au moment de sa publication est « Sur la scène des siècles », parue dans le périodique L'Année de la science-fiction et du fantastique québécois 1986. Est-ce cette nouvelle qui a servi de germe à votre prochain recueil ?

En effet. Il y avait potentiellement deux recueils dans le manuscrit que j'ai soumis en 1989 à Gaëtan Lévesque pour « L'ère nouvelle », et Gaëtan l'a vu mieux que moi en n'en gardant que la moitié — qui est devenue *Nuits blêmes* avec l'ajout de trois autres nouvelles. L'autre moitié, qui contient la nouvelle « Sur la scène des siècles », est formée de textes à décor historique, comme la nouvelle éponyme. Ils se passent à Babylone, dans l'Égypte pharaonique,

dans les califats, au Moyen-Orient sous le mandat britannique, dans le Japon impérial, ou dans un dix-neuvième siècle de brume et de réverbères. Il y en a deux qui se passent à notre époque mais dans lesquels le passé ressurgit avec entêtement.

C'est votre formation en histoire qui ressort. On le voit dans vos romans pour jeunes, dans le cycle de Neubourg et Granverger, des romans qui sont en prise directe sur l'histoire de la Nouvelle-France, du Bas-Canada et du Québec, mais sans jamais verser dans le didactisme. Vous n'avez pas fait d'études littéraires ?

Non. Certains diront « ça paraît », moi j'ai tendance à dire « heureusement ». Certains jeunes écrivains sortis des facultés littéraires ont tendance à vouloir « faire » de la littérature (sinon simplement faire des effets littéraires). Ils estiment peut-être avoir bien des choses à dire, mais parfois ils n'ont pas grand-chose à raconter. Pour ma part, j'écris pour raconter des histoires (ou raconter des instants, s'il s'agit de nouvelles courtes); ce que je peux avoir à dire passe par ce biais.

Mais vous créez des atmosphères saisissantes et de très belles images. Par contre, les critiques n'ont pas été très indulgents pour vos trois premiers recueils, qualifiés de « gothiques ». Est-ce l'influence de la critique qui vous a poussé à écrire Nuits blêmes ? De façon générale, quelle est l'influence de la critique dans votre travail ?

Ah, cette chère critique... Elle a effectivement contribué à me faire prendre ce tournant, du moins pour la partie de mon œuvre qui s'adresse au public général. Mais mon jeune public aime le fantastique de ma première manière. Je continue donc de lui en donner sous forme de romans, et en réécrivant mes premières nouvelles pour fins de réédition. Certain critique y a vu « du réchauffé », mais il oubliait que toute une génération de jeunes ne savait pas encore lire quand mes premiers recueils ont disparu des librairies (ils ont été pilonnés deux ou trois ans après leur publication, et l'éditeur a ensuite « fait faillite »). Non pas que ce soient des œuvres immortelles mais, s'il y a une demande du côté des jeunes lecteurs qui découvrent la nouvelle fantastique, pourquoi les en priver ? BQ ne fait pas autre chose, pour le public collégien, en rééditant des

recueils parus dans les années soixante et soixante-dix, recueils où on ne trouve pas que des chef-d'œuvres impérissables.

Vous avez développé principalement deux univers dans l'ensemble de votre œuvre: un univers fantastique, appelé le cycle de Neubourg et Granverger, et un univers de science-fiction, celui d'Argus et d'Érymède, qui est également celui du Carnaval. Or, ces deux univers se rejoignent dans le roman La Nef dans les nuages. Cela me semble assez unique de voir un écrivain pratiquant deux genres les réunir en une même œuvre. Comment différenciez-vous ces deux genres, fantastique et science-fiction? Sont-ils opposés ou complémentaires? Pensez-vous les réunir à nouveau?

J'aurais tendance à y voir deux genres antagonistes, mais ils se rejoignent parfois sur le terrain d'un même roman, c'est vrai, et il leur arrive de partager certaines thématiques. Dans *La Nef dans les nuages*, j'ai plutôt escamoté l'aspect SF, en ne mentionnant pas d'où les Éryméens tenaient leur avance technologique. Le roman se passe en 1813 et cette avance consiste en des appareils et des sources d'énergies qui existeront presque tous au vingtième siècle (radio, moteurs et piles électriques, matériaux synthétiques). Le fantastique y était aussi joué en mode mineur: seules les visions prémonitoires d'Anne relèvent du surnaturel dans ce roman — et on sait que les facultés parapsychiques sont également un thème de la science-fiction.

Vous avez d'abord publié du fantastique, puis vos deux premiers textes de science-fiction sont parus dans Requiem en 1976 et 77. On dirait donc que l'univers fantastique a précédé l'univers SF. Comment, à l'origine, se sont développés ces deux univers, les avez-vous imaginés en tout ou en partie dès le début?

En réalité, ils sont nés à la même époque. « Exode 5 », qui est paru en 1977, découlait d'un texte que j'avais rédigé vers 1971 pour un cours de français, au cegep. J'avais élaboré une humanité exilée sur une autre planète où elle avait édifié plusieurs royaumes; « Exode 5 », pourtant écrit bien après, constituait en quelque sorte un prélude à cette Histoire planétaire. Un roman, qui a connu trois versions, dont l'une a même atteint 140 pages écrites à la main

(équivalant à environ deux cents pages dactylographiées) a été entamé à l'époque où je rédigeais mes premiers contes fantastiques — avant toute publication, donc. Les manuscrits subsistent, mais le seul aperçu qu'on peut en avoir figure dans mon roman *Les Rêves d'Argus*, sous la forme d'un monde fictif où le jeune personnage vit des aventures imaginaires par le biais d'un réseau informatique.

La plupart de vos textes des premières années m'ont souvent semblé très sombres, mais ce pessimisme paraît amplifié dans vos œuvres de science-fiction, peut-être parce qu'il s'agit du futur de notre monde. Cela était d'autant plus frappant dans votre premier recueil de nouvelles de science-fiction, Le Vieil Homme et l'Espace, avec des textes comme « La planète malade d'humanité », puis « Fin de règne » qui semble lui répondre. S'agit-il de votre vision du monde, partagez-vous le pessimisme de vos narrateurs et personnages ?

C'était ma vision du monde à l'époque où les nouvelles ont été écrites, entre 1977 et 1981. Les années quatre-vingt-dix me semblaient alors terriblement éloignées, et la fin du siècle était engloutie dans la noirceur d'une sorte de millénarisme. Ma vision a évolué depuis, mais elle est restée pessimiste, ainsi qu'on peut le voir dans *Boulevard des Étoiles*, dans *Chronoreg* et dans mes nouvelles récentes de science-fiction, comme « Pluies amères » qui paraît dans le centième numéro de *Solaris*. Enfin... 1992 est arrivé et la planète ne s'est pas consumée dans l'holocauste nucléaire que laissait craindre la première élection de Ronald Reagan; le début de désarmement semble écarter ce péril. Par contre on n'imaginait pas encore les dangers fort tangibles que constituent l'amincissement de la couche d'ozone et le réchauffement planétaire. Quant à la surpopulation, c'est un fléau qui n'est pas près de s'amoinrir, pas plus que la misère et la violence urbaines.

Dans « Fin de règne » (du recueil Le Vieil homme et l'Espace), vous régliez en quelque sorte le sort de l'humanité en présentant une Terre dépeuplée. Puis, vous avez écrit « Des nouvelles de la planète », qui constitue une palinodie par rapport à « La planète malade d'humanité » (XYZ. La revue de la nouvelle, n° 18, thème: « La vérité »). Vous avez donc changé l'histoire du monde que vous aviez

imaginé. Comment s'articule ce changement? Y aura-t-il des œuvres subséquentes pour développer les modifications que vous apportez à cette partie de votre univers imaginaire?

Il y avait deux changements. D'une part, les bouleversements évoqués dans « La planète malade d'humanité » était repoussés de quinze ou vingt ans, pour accommoder par exemple *Chronoreg*, qui se passe en 2005. D'autre part, ils ne survenaient plus de la même façon. Ce sont des extraterrestres, les Alii, qui devenaient les principaux responsables de la quasi extermination de l'humanité, comme je l'évoque dans « Hôtel Carnivalia ». Le recueil de nouvelles *Métapse*, qui fera la chronique de cette période (entre *Les Méandres du temps* et *Chronoreg*, disons), reste à compléter. Quant à « Fin de règne », il faudra une palinodie là aussi. C'est l'inconvénient de la « création de monde » propre à la SF: le souci de continuité contraint un auteur à régler les problèmes de cohérence (en profitant d'une réédition, par exemple).

Je crois que, en tant qu'auteur, j'ai fait le même cheminement que mon personnage Walt Umfrey. À une époque, je ne pouvais concevoir un futur lointain pour l'humanité, tant l'horizon proche était sombre et bouché; c'est dans cette période que j'ai écrit « Fin de règne ». Maintenant je peux concevoir un futur lointain d'où les Terriens ne seraient pas absents, n'ayant pas réussi à se supprimer entièrement comme ils s'efforcent de le faire depuis un siècle.

Certains de vos personnages se retrouvent dans des œuvres diverses. Ainsi, Nicolas Dérec, personnage principal de votre roman Les Méandres du temps, nous revient dans plusieurs nouvelles — dont « Sa fleur de Lune » et « Sur la jetée » (Aérogaphies, XYZ éditeur, 1989). L'univers d'Argus chevauche également différentes publications, romans et nouvelles. Lors du processus de création, lorsque vous imaginez une histoire, différenciez-vous les deux formes, choisissez-vous volontairement d'écrire une nouvelle ou un roman? Êtes-vous conscient d'effectuer un choix, ou cela se fait-il par pur hasard?

Je sais toujours, avant de commencer la rédaction, s'il s'agira d'une nouvelle ou d'un roman. À une exception près, mais majeure: *Chronoreg*, que j'ai commencé en mai 1983 comme une

nouvelle, forme vite abandonnée lorsque j'ai vu qu'il y avait là la matière d'un petit roman... et qui est devenu entre 1984 et 1986 un gros roman de 806 000 signes (version courte, car Québec/Amérique m'a demandé de comprimer un peu!). Ici on peut vraiment employer la métaphore d'un écrivain-explorateur qui aurait découvert un roman virtuel à mesure qu'il s'y enfonçait, et n'en aurait pris la véritable mesure que vers les deux tiers ou les trois quarts du cheminement.

Quant à la réutilisation d'un personnage comme Nicolas Dérec, elle découle peut-être de la même envie d'exploration: à la fin des *Méandres du temps*, je laissais Dérec au seuil d'une contrée inexplorée: sa vie adulte, son futur, et le monde d'Érymède où il débarquait. Sans compter qu'il fallait donner forme aux prémonitions de Karilian à son sujet. Un peu comme les prophéties énoncées au sujet de Paul Atreïdes au début de *Dune*; Frank Herbert devait donner une suite à *Dune*, il s'y était en quelque sorte condamné.

Vos deux recueils parus en 1991 aux Publications Janus, Boulevard des Étoiles et À la recherche de M. Goodtheim, regroupent quant à eux la plupart de vos textes du Carnaval. Considérez-vous que la boucle est bouclée, que vous avez terminé l'exploration de cet univers ou avez-vous l'intention de traiter à nouveau du Carnaval?

En fait, tous les textes du Carnaval y sont, hormis un exercice d'atelier d'écriture intitulé «Café des Lunes», qui ne verra jamais la publication. Je ne pense pas revenir à ce lieu et à cette époque; le recueil *Métapse* va plutôt explorer la période précédant celle-là. La publication des deux volumes du *Boulevard des Étoiles* était vraiment un accomplissement, aux deux sens du mot: il se cherchait un éditeur depuis 1985 (même si la novella «Hôtel Carnivalia» n'est venue le compléter qu'en 1989).

Dans votre nouvelle «Yadjine et la mort» (Boulevard des Étoiles) il y a un intéressant parallèle à établir entre la relation pilote/spectateur, par le biais du sensircuit, et la relation écrivain/lecteur, par le biais du livre. Que pensez-vous de ce parallèle? Avez-vous déjà réfléchi à la relation qui vous unit (ou vous oppose) au lecteur?

J'aime beaucoup cette analogie. Je n'y avais jamais pensé. Les courses auxquelles Marq Folker prend part sont périlleuses, comme peut l'être, pour l'écrivain, la publication de certaines œuvres. C'est le cas de *Chronoreg*. Cela dit, je ne pense pas au lecteur lorsque j'écris, pas plus que Folker ne pense aux spectateurs de ses courses (il dit même refuser le *feedback* dont le sensircuit lui offre pourtant la possibilité). Je me rends compte que votre analogie peut être poussée jusque dans certains détails du récit. Et je suppose qu'il y a chez le lecteur, même chez le meilleur lecteur, l'impossibilité de lire entièrement l'auteur, comme Yadjine était incapable de ressentir ou d'appréhender complètement les sentiments et les pensées du pilote de course qui la fascinait. Il faut dire que Folker n'essayait pas très fort de partager... tandis que moi j'essaie, et rien ne me fait autant plaisir qu'une observation d'un lecteur ou d'un critique montrant que, pour cette personne au moins, l'intention a réussi, l'idée a été reçue et partagée.

Les nouvelles de ces deux recueils présentent pour la plupart des intrigues enlevantes, de même que votre tout récent roman Chronoreg, qui vient de paraître chez Québec/Amérique. Ces œuvres me semblent avoir en commun un aspect que je qualifierais de « cinématographique », à cause de leur rythme trépidant, ainsi que l'évocation très réelle de décors inconnus. Lorsque vous imaginez une histoire, visualisez-vous l'intrigue? Vos personnages sont-ils des acteurs dans votre imaginaire ou n'ont-ils qu'une existence littéraire?

Je visualise beaucoup certaines scènes, certains épisodes. Il y a des films qui m'ont influencé autant, sinon davantage, que mes lectures. Des films comme *The Exorcist* ou *The Omen*, côté fantastique, ou encore *Blade Runner*, *Alien* ou *Dune*, côté science-fiction. Si mes narrations et mes descriptions sont si efficaces, c'est que je vois vraiment chaque plan, chaque séquence, sur l'écran de mon esprit, je vois des ambiances, aussi, des éclairages et des atmosphères. Pour les personnages, un peu moins: dans mon esprit, ils ont un type, un genre, mais leur figure reste... non pas floue, mais im-précisée, in-déterminée. J'aime croire, malgré ça, qu'ils ont une profondeur et une épaisseur supérieure à celle du

papier sur laquelle ils évoluent. Dans mon esprit ils en ont une, en tout cas, indépendamment de ma capacité à la restituer par écrit. Si j'étais doué pour le portrait, j'essaierais peut-être de me les représenter sur papier, en cours d'écriture, de la même façon que j'esquisse des cartes, des plans ou des élévations pour visualiser les lieux de mes récits.

Parlez-nous un peu de vos autres projets de publication.

Eh bien ! le seul dont je n'ai pas encore parlé dans cette entrevue s'intitule *Manuscrit trouvé dans un secrétaire*. Je l'ai écrit entre 1987 et 1990 — un gros roman, ici encore, un roman fantastique. Je le retravaillerai cet été, puisqu'il n'a pas encore trouvé preneur. Disons que c'est l'histoire d'un écrivain aux prises avec un manuscrit — mais ne le sommes-nous pas tous ?

Bibliographie sélective

Les Contes de l'ombre (recueil de contes fantastiques), Montréal, Éditions Sélect, 1979, 190 p.

Légendes du vieux manoir (recueil de contes fantastiques), Montréal, Éditions Sélect, 1979, 150 p.

Le Vieil Homme et l'Espace (recueil de nouvelles de science-fiction), Longueuil, Éditions Le Préambule, collection « Chroniques du Futur », 1981, 240 p.

Argus intervient (roman de science-fiction pour jeunes), Montréal, Éditions Paulines, collection « Jeunesse-Pop », 1983, 160 p. Traduction anglaise: *Argus Steps In*, Black Moss, Ontario, 1990, 170 p.

Quand vient la nuit (recueil de contes fantastiques), Longueuil, Éditions Le Préambule, collection « Chroniques de l'au-delà », 1983, 266 p.

Aurores boréales 2 (anthologie de nouvelles de science-fiction de dix auteurs québécois présentées par Daniel Sernine), Longueuil, Éditions Le Préambule, collection « Chroniques du Futur », 1985, 290 p.

Nuits blêmes (recueil de nouvelles fantastiques), Montréal, XYZ éditeur, collection « L'Ère nouvelle », 1990, 132 p.

Quatre Destins (récits fantastiques pour jeunes), Montréal, Éditions Paulines, collection « Jeunesse-Pop », 1990, 106 p. Finaliste au prix littéraire du Gouverneur général 1991.

Boulevard des Étoiles (recueil de nouvelles de science-fiction), Montréal, Publications Ianus, 1991, 214 p.

Boulevard des Étoiles 2: À la recherche de Monsieur Goodtheim (recueil de nouvelles de science-fiction), Montréal, Publications Ianus, 1991, 222 p.

Chronoreg (roman de science-fiction), Montréal, Québec / Amérique, collection « Littérature d'Amérique », 1992.

XYZ



ROMANICHELS

L'incubateur des meilleures proses québécoises

Marcel Moussette

*L'hiver
du Chinois*

La chronique d'un village.
Celle qui dit qu'un étranger
est venu et que sa présence a
rompu l'ordre établi.

Marcel Moussette

L'hiver
du Chinois

—

XYZ

114 p., 15,95 \$